

# Belvedere 66

[a.genovese@wanadoo.fr](mailto:a.genovese@wanadoo.fr)

Messina – Santa Croce sull'Arno – Milano – Lyon – Sète – Toulouse – Saint-Didier de Formans

N.66 (13<sup>ème</sup> année mail) (2500 envois en Europe) Juillet-Septembre 2022

---

*Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne  
(envoyé par l'intermédiaire de La Déesse Astarté, Association Loi 1901 av. J.C.)  
de l'écrivain Andrea Genovese. **Belvédère est un objet littéraire.***

*Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana  
(inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.)  
dello scrittore Andrea Genovese. **Belvedere è un oggetto letterario.***

---

Tous les textes italiens et français sont d'Andrea Genovese, écrits entre juin et juillet 2022 à  
*Tutti i testi italiani e francesi sono d'Andrea Genovese, scritti tra giugno e luglio 2022 a*  
**Saint Didier de Formans**

## SOMMAIRE

*La ville de Sète rend hommage à Andrea Genovese*

*Idilli*

*Retrouailles lutésiennes*

*Musica al castello*

*Les hasards du voisinage*

*Ritorno a Santa Croce sull'Arno*

*Ejaculation du Président de la Roi-publique*

*L'uomo ? una scimmia degenerata perversa e cannibalica*

*Comment en finir avec l'Homo Insipiens*

*LIBRI : Lucio Falcone – Vincenzo Fera*

*LIVRES : Andriana Škunca - Delmira Agustini - Jean Guichard*

---

*On peut consulter tous les numéros de Belvedere sur*  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Andrea\\_Genovese](https://fr.wikipedia.org/wiki/Andrea_Genovese)  
[www.atelier-buissonnier.com/fichiers/belvedere/andrea.html](http://www.atelier-buissonnier.com/fichiers/belvedere/andrea.html)

*Pour ne plus le recevoir il suffit d'envoyer un mail*  
**Per non riceverlo più basta mandare una mail**

*Nous demander l'adresse postale pour le service presse. Les livres en numérique et en PDF ne sont pas lus.*  
**Richiedere l'indirizzo postale per gli invii in servizio stampa. I libri digitale e pdf non vengono letti.**

# La ville de Sète rend hommage à Andrea Genovese



## MIDI LIBRE

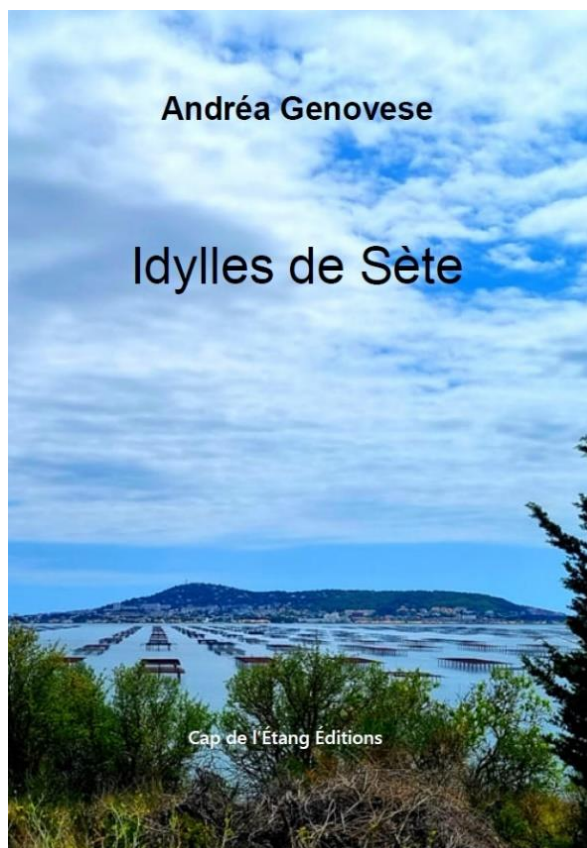
Littérature, Sète

Publié le 27/07/2022 à 17:31, mis à jour à 17:36

## Andrea Genovese fait rimer Sète dans un recueil de poésies

*Le maire de Sète François Commeinhes a signé  
la préface de l'ouvrage.*

Signé du poète sicilien Andrea Genovese, le recueil de poèmes "Idylles de Sète" est disponible sur le stand des éditions Cap de l'Étang durant le festival Voix vives. Une lecture présentation autour du livre d'Andrea Genovese, "Idylles de Sète", a eu lieu mercredi en marge du festival Voix vives. Cet écrivain sicilien déjà invité à différentes reprises au festival de poésie vient en effet de publier ce recueil aux éditions Cap de l'Étang présentes sur la place du Pouffre pendant la durée du festival. Il écrit aussi bien en italien qu'en français. "Messine où je suis né est aussi une ville de mer comme Sète. J'y ai retrouvé les pêcheurs, les bateaux, la chaleur" confiait l'auteur avant d'entamer la lecture de quelques-uns de ses poèmes. Écrits entre juillet 2013 et septembre 2014, ses poèmes "parlent de culture, de beautés féminines, de la Méditerranée et des bateaux qui emportent avec eux tant d'espérances. Il raconte notre été, ses lumières, son famiente et ses tenues légères" est-il écrit dans la préface signée du maire de Sète François Commeinhes présent ce jour-là au côté d'Andrea Genovese.



## *Idylles de Sète* *poèmes*

*préface de François Commeinhes, maire de Sète,  
juillet 2022, pages 96, 19 euros*

*illustré*

*Cap de l'Étang Éditions*

**(s'adresser à l'éditeur pour service de presse  
études critiques et universitaires)**

*direction@capdeletang.com*

# Idilli

di Andrea Genovese

poesie in italiano

Pungitopo editore

(rivolgersi all'editore per servizio stampa  
studi critici e universitari)

*pungitopo@pungitopo.com*

**Idilli di Milano,  
Pungitopo, p.128, 2022, 13 euro**



*È un errore di prospettiva pensare  
che la città sia un labirinto  
la mappa è chiara nel ricordo  
circolare fino alla cinta delle porte  
poi distesa in vasti agglomerati  
in quartieri che periferici  
non sono più che poca vita anima  
e dove nessuno parla più la barbara  
e gottosa lingua meneghina  
iannacci e della mea sono partiti  
svampa non so che fine ha fatto  
milly non fa più il verso alla madunina  
non parliamo dei cortei di studenti e operai  
quel gran vociare è ormai un tubare  
di piccioni indolenti tra l'università  
e la camera del lavoro a smerdazzare*

Andrea Genovese (di cui la nostra casa editrice ha appena pubblicato gli *Idilli di Messina*) ha vissuto nel capoluogo lombardo gli anni di "piombo", dal 1960 al 1980. Segretario di una importante sezione "operaia" del Partito Comunista, vi ha conosciuto dirigenti politici come Longo, Pajetta, Napolitano, Berlinguer. Amico di poeti come Bartolo Cattafi e Gilberto Finzi, stimato da Giansiro Ferrata (il celebre critico

di Solaria, il primo direttore de I Meridiani di Mondadori), da Vanni Scheiwiller (che ha pubblicato due sue raccolte di poesia), da Davide Lajolo e Sebastiano Grasso (che l'hanno chiamato a collaborare per diversi anni rispettivamente a *Vie Nuove* e alla pagina Arte del *Corriere della Sera*) e tanti altri, nulla o poco gli è sfuggito di uno dei più tragici periodi della nostra storia nazionale, che a Meneghinopoli – come lui ha battezzato la Mediolanum di Bonvesin de la Riva – ha conosciuto gli episodi forse più sanguinosi, dall'attentato alla Banca dell'Agricoltura all'assassinio di Tobagi. O degli eventi artistici, dai recitals di Svampa Jannacci e Della Mea al teatro di Strehler e Dario Fo. Tra il 2013 e il 2016, ormai trasferito in Francia (e diventato poeta, romanziere e drammaturgo anche in lingua francese), la sua vita milanese – strade, piazze, edifici, eventi politici e culturali, personaggi noti o anonimi compagni di lotte – è tornata a rivivere nella sua memoria in questa raccolta poetica, la cui originalità, in rapporto a quanto può essere stato scritto degli anni "terribili", balza subito agli occhi: per la fluidità inventiva dello stile che non disdegna la rima nella più pura (e impura) nostra tradizione poetica, per la distanziamento ora grave ora ironica, per l'impegno etico e storico che s'avvampa e si trascende in una lirica accorata e virile.

*(scheda editoriale)*

**Idilli di Messina,  
Pungitopo, p.200, 2021, 16 euro**



## RETROUVAILLES LUTETIENNES



*Démolition de la Bastille*  
(Collections du Louvre)

Covid : ignoré par mon dictionnaire, ce mot a fait trembler le monde et les optimistes affirment qu'il le fera trembler encore longtemps, je crois par sa nature hermaphrodite (condition d'ailleurs aujourd'hui dominante parmi les humanoïdes), car il est souvent précédé indifféremment par l'article masculin ou féminin. Quoiqu'il en soit, ce truc m'a interdit trois ans de voyager pour non vaccination macro-délictueuse. J'ai fréquenté pendant ce temps pas mal de positives moult vaccinés et plusieurs fois positifs, sans le (la) rencontrer. Je possède une philosophie élémentaire : à 85 ans, je ne me suis jamais vacciné contre la grippe et je n'ai jamais attrapé de grippe dans ma vie. J'ai même le soupçon de n'avoir jamais été vacciné contre rien. Je suis né en 1937 dans une baraque, héritage du tremblement de terre du 28 décembre 1908 (par rapport auquel l'hermaphrodite virus dont je viens de parler n'est qu'un piètre dilettante, 80000 âmes de tout âge ayant évité d'encombrer les salles de réanimation cette nuit-là, en colloque rapproché avec leur Dieu sous les décombres de leurs maisons) d'un quartier misérable de ma bonne ville de Messine ; et je crois qu'à l'entreprise Mussolini & Copains, qui folichonnait en ces années-là, ne soit jamais venue l'idée de faire vacciner les petiots, surtout ces nés dans les baraques (longtemps inexistantes pour ce régime comme pour le démo-ecclésiastique américanophile qui l'a suivi), avec des vaccins des pays ploutocratiques. Déjà à six ans on les voulait, les petiots, en chemise noire et mousqueton à l'épaule. *Balilla e moschetto, fascista perfetto.*

Bon, abrégeons : les restrictions cacophonomacroniques supprimées grâce au Saint Patron des Présidentiabiles, j'ai fait un petit séjour dans la Ville des Luminaires, alias la plus belle ville du monde, qui a le plus beau fleuve du monde, la plus belle avenue du monde, les plus belles filles du monde, la plus belle tomatocratie du monde, les plus intelligents intellectualoïdes du monde... et presque plus de lutétiens, car le monde s'y est confortablement installé et les a chassés, et c'est un monde qui transformera d'ici peu même *Le Monde*, de bulletin paroissial de la torah, en bulletin paroissial de la charia. C'était la bonne occasion pour revoir, depuis pas mal d'années, mon ami Antonello Velez, prof de français à l'Université de Palerme, de passage avec sa femme Enza chez

leur fille qui vit et travaille à Lutetia (Gaule, ou De Gaulle selon les atlas). Une fraternelle soirée sicule-gauloise chez Anna et son fiancé lyonnais.

Mais la première personne que je viens voir ici est toujours Antonio Francica, fondateur du Centre Culturel Italien. Lui en premier, parce que je sais qu'il m'arrivera, à l'ombre de la Fieffel, de rencontrer quelqu'un qui a eu affaire avec lui d'une manière ou d'une autre pour de mystérieuses raisons que j'ignore et que je n'approfondis pas. Ce qui me le rend très cher. J'admire son dur combat, jamais aidé ou subventionné, qui pourtant depuis des décennies promotionne, de manière exemplaire, la culture et la langue italiennes.

Un dîner dans un restaurant avec Mia Lecomte, de passage à Paris. Cette Suisse franco-italienne a beaucoup de mérite : poète et critique bilingue, elle a publié pas mal de recueils et d'essais et créé la transnationale association *Lingua Franca* avec Fulvio Caccia, italo-canadien, poète et romancier, un ami fraternel lui aussi, qui m'a invité à *spaghettaire* chez lui avec deux de ses amis, Hafid Gafaïti, poète et critique littéraire, directeur de collection à L'Harmattan, et Davide Napoli, italien, qui enseigne à la Sorbonne. Je garde le très beau souvenir d'une conversation amicalement très animée.

Petit tour de reconnaissance aussi chez Nadeau, Gilles est toujours à son poste de commande, héritier d'un grand nom auquel il s'essaie de faire honneur. Il me fait cadeau de son nouveau catalogue, format revue, très illustré. En dernière je rencontre Michèle Gesbert dans un café en face de l'Opéra. Elle édite *altritaliani.net*, importante revue on line bilingue d'actualité et culture italiennes. Michèle publie les articles, surtout littéraires, de collaborateurs occasionnels ou fidélisés, rigoureux et de qualité. C'est une femme de belle énergie, amoureuse de l'Italie, comme souvent les Français savent l'être mieux que *l'italica progenie* (moi compris). Elle m'avoue qu'elle doit quelque chose de cet amour aux cours de langue suivis jadis chez Francica, mais comme toujours la vie sépare les *amants désunis* (amants de l'Italie, j'entends). Je n'en dis pas mot à Antonio, quand je repasse au centre pour l'arrivederci rituel, il est le seul que je revois deux fois en ces occasions. Il me sert un café, sa machine marche à coup de poing, mais le produit est aussi savoureux qu'à Naples. Que voulez-vous, Antonio est un méridional passionnel. Bien qu'on soit parfois en désaccord, il reste l'ami avec qui j'ai le plus de convergences dans le jugement sceptique et sans illusions sur notre société.

Bon, t'as fait quoi à Lutetia à part faire perdre du temps à des gens qui avaient surement de mieux à faire ? *Rien de rien, et je ne regrette rien.* Ah, oui je suis passé au Père Lachaise pour saluer des personnalités qui n'avaient pas l'honneur de me connaître et j'ai mangé un sandwich sur un banc public du Jardin des Plantes, dégoûté par la richesse qui s'étale sans vergogne, tout comme la misère, à tout coin de rue. Que faire d'autre, mon bon Victor, du moment qu'il n'y a plus de Bastille à démolir et qu'aux Gavroche, à l'école de la Roi-publique, on enseigne que Voltaire est un mécréant ou qu'il n'a jamais existé ? On sait déjà à qui appartiendront les prochaines têtes sur les piques.

## Sebastiano Grasso da giornalista a principe rinascimentale

### Musica al castello

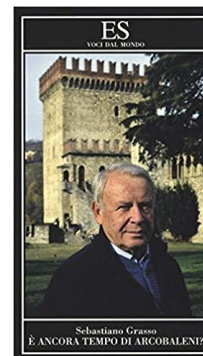


Non avevo rivisto Sebastiano Grasso da almeno sei anni. Ci si è messo di mezzo un infartuccio e poi il covid – quello preso a più riprese da eroici vaccinati e per molto tempo addebitato ai non vaccinati come me, interdetti di viaggiare – per tenermi lontano da questo complesso personaggio, per lungo tempo capo redattore Arte del Corriere della Sera, a cui per anni fraternamente m’ha chiamato a collaborare con servizi dalla Francia. Ma la nostra amicizia rimonta a quasi cinquant’anni, quando ci siamo incontrati per la prima volta a Milano, lui da poco entrato al Corriere dopo una rapida attività di docente all’università di Messina. Ci vedevamo spesso, nel suo ufficio di Via Solferino o a casa sua in Via Biancamano e poi in Via Moscovia, dove ho avuto modo di conoscere non pochi scrittori e artisti. Non ci siamo risparmiato talvolta delle litigate e a dire il vero mi ha sempre perdonato cose che la sua ipersuscettibilità non avrebbe mai perdonato ad altri. La verità è che Sebastiano è un solitario, ha certo familiarità innumerevoli nel mondo dell’arte e della letteratura, ma sa che i veri amici sono rari e preziosi. Anche la sua passione per i cani, il più delle volte m’intenerisce. C’è in lui il *fanciullino* pascoliano, ed in questo è veramente poeta.

Ci siamo rivisti a luglio, mi ha invitato una settimana nel suo castello, e vi ho trovato, ospite anche lui, un vecchio amico, Pino Purificato, critico d’arte, gallerista romano, figlio del grande pittore.. Eh, sì, perché Sebastiano s’è comprato un castello, il Castello di Riva dell’Olio nel piacentino, ed è andato a viverci per godersi una meritata pensione. Per modo di dire, perché dopo una lunga fase di ristrutturazione dei luoghi, una roccaforte che risale al Medioevo ma con una grazia rinascimentale, se si tiene conto dell’elegante loggione che corre lungo il muro di cinta verso un mastio robusto ma dolcemente merlato, Sebastiano ha organizzato, con associazioni locali, un Festival Musicale, con artisti di assoluta qualità, e in particolare due spettacoli di danza della compagnia Isadora Duncan International Institute di New York. Quiescenza non di tutto riposo del resto, il pensionato non ha finito di fare il giornalista, assicurando di tanto intanto articoli a *Libertà*, il quotidiano di Piacenza.

Nel frattempo, imperterrito, Sebastiano Grasso ha continuato a infilare poesie per il suo ormai nutrito canzoniere amoroso

anche nella nuova dimora, nel paesaggio sereno e bucolico della Val di Nure, fiume torrentizio, che forse non è la Sorgue della Valchiusa petrarchesca, ma insomma è quanto basta per dissetare la fantasia erotica. E devo constatare che la lontananza dalla tumultuosa vita milanese ha forse giovato anche alla sua musa, le poesie dell’ultima raccolta hanno dimenticato certe invettive alla Cecco Angiolieri, per una andatura lirica pacificata e matura, tra ricordi d’infanzia e nostalgie amorose. Una bella raccolta.



#### SU PISTE D’ALTO MARE

*È sempre più difficile ricordarsi dell’infanzia : la memoria sbanda nel viaggio lento, insegue una pista d’alto mare. A Ponte i vecchi dividono i ricordi nelle strade che portano a Bettola. Altre primavere – anche della vita, con molte assenze, ormai -, altre estati, pianti e rimpianti nei visi segnati dalle intemperie. Nella torre che s’apre a fiore passano le ombre dei morti (forse oscuri guerrieri atterriti dall’invasore), ma qui hanno scordato i nomi dei guardiani e quelli dei fondatori sono solo nella biblioteca comunale del capoluogo.*

**Sebastiano Grasso, *E’ ancora tempo di arcobaleni?*, Edizioni ES, 2019, p.102 + Appendice fotografica.**

## Les hasards du voisinage

### Sam Cannarozzi

*Le conteur siculo-américain-français de Parcieux*

Une amitié vieille de trois décennies me lie à Sam Cannarozzi. En plusieurs occasions, il m'est arrivé d'être spectateur (et chroniqueur) admiratif de ses singulières et poétiques prestations, soit ensemble avec Margrethe Højlund, son ex-femme danoise, soit en solo. Né à Chicago en 1951 d'une famille d'ascendance sicilienne, il a pris son diplôme en langues modernes et linguistique à la Georgetown University de Washington, en 1973. Grâce à une bourse d'étude pour l'Université de Bourgogne, il s'installe à Dijon, où il se forme dans tous les arts de la scène et du spectacle. Successivement il se fixe avec femme et enfants à Parcieux, joli village du bord de Saône non loin de Lyon, à une dizaine de minutes d'où, presque par hasard, je viendrai récemment moi-même y vivre. Il entame une activité de conteur professionnel après que son spectacle, sur des histoires amérindiennes en langage gestuel des Plaines, obtient un énorme succès dans un Festival. Dès lors il n'a cessé de s'exhiber en France et dans les DOM-TOM, dans une douzaine de pays européens et en Afrique. La bravoure de l'artiste s'accompagne d'un tempérament fraternel, d'une grande sensibilité et chaleur humaines, ce qui me le rend très cher.

Sam a un violon d'Ingres secret (et cependant bien connu par des correspondants et amateurs du genre dans le monde entier) : les haïkus. Entre 2010 et 2020, il en a écrit au moins 1500, la plupart en anglais. Il vient d'en publier un vaste choix (*Quand frappe la foudre*) dans un livret rectangulaire dont la couverture est signée par un dessin de son ex-femme.

*sous une neige légère  
aussi étonné que moi  
un petit oiseau*

*seul sur son étang  
un cygne pense qu'il est l'unique  
roi de l'univers*

*une pluie de pétales  
tombe sur moi et me bénit  
le printemps pas loin*

*whispering vespers  
cows low in the nearby fields  
the moon almost full*

### Nicolas Bonin

*L'épicier italophone de Saint Didier de Formans*

Des amis lyonnais m'avaient signalé sa présence dans le petit village où je suis venu habiter. Et j'ai fini par le rencontrer devant un étal du marché. Que Nicolas Bonin soit un personnage singulier, il suffit de lire ce portrait esquissé par lui-même :

*« Né le 18 février 1968 au Coteau (ville des papillotes, à quelques pas du restaurant Troisgros de Roanne : mon destin d'épicurien était écrit !). Etudes catastrophiques avec deux redoublements en troisième et en seconde (car l'option tarot n'était pas reconnue...), puis prise de conscience qu'il fallait bosser à partir de la première. Bac lettres et langues mention bien en 1988, puis bac+5 en commerce international avec une année de licence en études ERASMUS à Bergame, tournant de ma vie pour l'amour de l'Italie, sa culture, sa langue et sa gastronomie. 1er prix du concours photo Angénieux en 1992 (avec deux parents photographes, c'était facile). Musicien amateur en piano, guitare et batterie. Découverte de la puissance de la poésie à 45 balais. Théâtre amateur depuis une dizaine d'années à St-Didier. Installé dans un train-train trop confortable de salarié, puis dégoût de la hiérarchie et des méthodes inhumaines de la nouvelle Direction de ma boîte. Tout plaqué en 2020 pour créer un projet qui me ressemble : une épicerie épicurienne mêlant art et gastronomie. La Botte Secrète était en moi depuis toujours, c'était juste une question de maturité et de Liberté, avec un grand L ! »*

*La Botte Secrète* est l'épicerie italienne où l'on trouve des spécialités des régions d'Italie (des huiles et des pâtes, des saucissons et des fromages, des vins, etc.), qu'il a installée dans sa propre maison de Saint Didier de Formans. Mais Nicolas a une autre flèche à son arc : il organise des *Apéros* et *Repas* artistiques payants, en invitant des comédiens, des peintres, des musiciens de sa connaissance, ce qui n'est pas sans mérite dans un village qui n'a même pas une boulangerie et où la culture ne semble pas la priorité des élus. Et il a aussi son violon d'Ingres, car il écrit des poèmes soit en français qu'en italien, en s'inspirant souvent d'autres poètes ou, comme dans ce texte qu'il m'a envoyé, d'un célèbre cantautore italien :

#### **Marinella e Fabrizio**

*Le nuvole, per te, sono cuscini bianchi,  
Piume di vangeli per gli angeli stanchi,  
Sagome degli dèi, o fantasmi d'amore,  
Voglie d'umanità al di là del dolore.  
I tuoi occhi, per me, son il cuor delle rose,  
Gli smeraldi del Re, il sapor delle cose,  
E se mi guardi tu, riaccendi il mondo  
Con mille fiamme blu, per un sogno profondo.  
Il vento ti portò dove porta l'incenso,  
Il gelsomino d'Oz ed il vuoto immenso  
Che lasciasti per chi lacrime non ha più:  
Nel fiume le versò dove moristi tu.  
Or, l'amante che fu l'unico cuore tuo  
È smantellato lì, scorticato dal suo.  
Gli rimangono, sì, fiordalisi per terra  
E, malinconico, un pianto di chitarra.*

# RITORNO A SANTACROCE SULL'ARNO

**70 etnie: una comunità o un accumulo d'inculture  
e di superstizioni religiose estranee l'una all'altra?**



## Lo specchio d'un Grande Vetro opaco

La cara amata cittadina dei miei primi ricordi infantili è diventata simbolo ed emblema della decomposizione della nazione Italia.

Malgrado questo, esistono strutture e istituzioni che città più importanti potrebbero invidiarle.

Il caldo soffoca, stringe alla gola e non basta il folto verde d'alberi e canneti che digrada verso il corso dell'Arno a togliermi di dosso una sensazione opprimente di ossigeno rarefatto, che è insieme una combinazione chimica dell'aria e della vecchiaia a cui mi ostino di non credere. L'antico argine del fiume, tanto nostalgicamente sognato durante la mia adolescenza messinese, è un lungo sentiero spoglio e bersagliato dal sole, appena qua e là sinuoso, e per quello che ne so già comincia a Castelfranco prima di raggiungere Santa Croce e poi continuare fino a Fucecchio, e magari dipanarsi oltre. Io ne ho più di una volta percorso l'infima parte che dal centro città porta alla Fattoria Rosselli, e quasi incredulo oggi temo che questo *montarozzo* desolato sia la freccia di Zenone che torna sconsolatamente indietro verso l'arco in disarmo della mia vita. Com'è possibile che un siciliano da decenni francesizzato, dopo una risibile e amara *epopea* sessantottarda milanese, quale io sono, s'intestardisca a cercare qui il senso e il non senso della sua esistenza e ripeta ritorni e vagabondaggi inconcludenti ?

È che non è facile sbarazzarsi dei primi ricordi di appartenenza al mondo, infantilmente spensierati nell'inconsapevolezza della tragicità del momento in cui furono vissuti. Siamo in piena guerra mondiale, dopo l'armistizio che da alleata ha trasformato l'Italia

in una nemica della Germania: sotto le cannonate provenienti dall'altra parte dell'Arno, da qualche parte dietro San Miniato, sono saldamente tenuto per mano da mia madre che ingenuamente cerca di evitare passando sull'argine le pattuglie tedesche in perlustrazione, per portare da mangiare a mio padre e ai suoi due commilitoni nascosti in un rifugio di canne tra i campi, mentre io cerco di liberarmi dalla sua stretta per andare a giocare sulla riva del fiume, luminoso di ciottoli per il corso quasi a secco. Del resto, nella mia fantasticherie di bambino di sei anni e mezzo, mi sembra che giochino anche quei tedeschi che appena qualche settimana prima mi prendevano sulle spalle e mi davano le caramelle e ora escono dal nulla minacciosi e fanno cenno a mia madre di avanzare, pur con qualche segno di rispetto contenuto, non ancora inferociti come diventeranno in seguito. Si prendono solo lo sfizio, ma ridendo e quasi senza cattiveria, di puntare un fucile sulla mia tempia per convincere mio padre e i suoi tre *cum pari* a uscire allo scoperto, per poi imbarcarli su un camion che subito fila via. I tre furbacchioni non finiranno, come tanti altri, in un campo di lavoro in Germania, riusciranno a svignarsela a Firenze, mentre i tedeschi sono occupati a dinamitare i ponti della città. Per diversi mesi non avremo alcuna notizia di loro.

La guerra mondiale per me è stata quasi un gioco di ragazzi, si guardava incantati i quadrimotori americani sganciare le bombe verso Fucecchio. Sento ancora il loro ronzio come una musica in sordina, ammaliatrice, nel silenzio della campagna. Sull'aia della fattoria Rosselli, che ospitava le nostre tre famiglie di profughi di militari siciliani sbandati (una stanza per famiglia), mi rincorrevo coi miei due fratellini quasi lattanti, ma soprattutto con il figlio più piccolo della patriarcale famiglia di contadini che col fattore – poveraccio, salterà in aria su una mina tedesca – regnavano sulla fattoria e sui campi adiacenti per conto del proprietario di allora, il conte Baciocchi. Evocato come avvio al mio romanzo autobiografico *Falce marina*, quest'episodio troverà la fraterna e interessata attenzione, al mio primo ritorno da adulto a Santa Croce, di un altro siciliano, cresciuto qui, nella capitale della conceria italiana (anche mio padre ha lavorato per qualche tempo in una conceria, e allora questo lavoro era

estremamente faticoso) : Angelo Scaduto, medico, animatore e presidente della Pro Loco, un factotum benevolente, figaro qua figaro là, che da anni si batte, eroicamente è il caso di dire, per valorizzare la cittadina la sua storia e il suo patrimonio architettonico attraverso manifestazioni e pubblicazioni di opuscoli, l'ultimo dei quali è forse il suo accorato canto del cigno per tante bellezze trascurate, e un allarme contro la perdita d'identità. La popolazione *autocotona* terribilmente invecchiata, le esigenze dell'industria conciaria e dei servizi hanno richiamato immigrati da tutto il mondo, tanto che ormai i colori di pelle dominanti sono il nero e varie gradazioni di giallo asiatico, e non parliamo di quanti sono arrivati dall'Europa dell'Est, serbi, croati, albanesi, russi e ucraini in particolare. Ben 70 etnie sono recensite in questa cittadina di quindicimila abitanti e non sembra, a prima vista, che l'integrazione abbia dato frutti commestibili.



Il vecchio centro cittadino appartiene agli immigrati, spesso alloggiati in edifici fatiscenti e non ristrutturati, e su quello che era il corso principale, con negozi e commerci quasi tutti scomparsi, bisogna fare attenzione ai rodei, di biciclette per fortuna, e alle pallonate dei ragazzini di seconda generazione nerofumo. Santa Croce è un caso sociologico estremo, pare, ma in realtà tutta l'Italia è ormai un'arlecchinata di lingue e d'inculture, dove il sì suona solo nelle retoriche allocuzioni dei presidenti della repubblica e di quello sfasciume finanziario-politico-mediatico-intellettuale che ancora tiene le retini del potere e del sottopotere nello stivale e le cui chiacchiere di castrati saranno rimpiazzate dalle salmodie coraniche, spazzati via tra qualche anno da emiri miliardari. Un'Italia che non ha mai saputo entrare nella laicità e ha continuato a vivere nell'oscurantismo d'una chiesa cattolica, in buona parte pedofila, probabilmente non si accorgerà della transizione, i pellegrinaggi si sposteranno tranquillamente verso la Mecca. E tutti se ne accomoderanno. La consunta etnia italica soffoca in questo pomeriggio afoso, come me che mi aggiro come un fantasma, e cerco di confortarmi repertoriando quel che resiste ancora di vestigia di società civile protostorica, preislamica.

La BIBLIOTECA organizza manifestazioni e mostre, come quella fotografica che visito, diligentemente curata, su Peppino Impastato, una delle tante vittime della mafia; c'è una libreria anch'essa in grado di organizzare iniziative culturali, la COLIBRI, ed è già un miracolo cooperativo; c'è il TEATRO VERDI con la sua stagione di prosa programmata in un circuito nazionale, non provinciale quindi; la VILLA PACCHIANI, sede di associazioni di vario tipo, elegante edificio che ha ospitato spesso artisti di rilievo, di cui alcune opere scultoree si possono ammirare nel

bel parco adiacente; la COLLEGIATA DI SAN LORENZO, la chiesa madre, di estremo interesse; vi si trova la redazione di una bella e importante rivista culturale di rilevanza nazionale, IL GRANDE VETRO, fondata da Sergio Pannocchia, diretta da Marco La Rosa, che è anche rigorosa casa editrice spesso in coedizione con Jaca Book e la cui vitalità è dimostrata, se vogliamo, dalle frequenti litigate redazionali, da toscanacci un pochino papiniani (o bretoniani?). E altro che celebra l'attività conciaria della città e l'abilità tecnico-artistica dei suoi protagonisti. Un solo



complesso alberghiero, però, strapieno di lavoratori, pochi i bar e i ristoranti, spesso chiusi quando più se ne ha bisogno. Colpa dei supermercati che si moltiplicano e strangolano la vita associativa? Del potere d'acquisto in calo precipitoso?

L'afa crea il deserto, incontro pochi conoscenti: rivedo con piacere un anziano sindaco, OSVALDO CIAPONI, che si occupa dell'ANPI (sta organizzando una serata di commemorazione); insieme a Scaduto passo a trovare nel suo atelier monacale il pittore ROMANO MASONI, fraterno ma come distaccato ormai da un mondo in cui come tanti di noi stenta a ritrovarsi; un

vecchio conoscente, LUCIANO LAMI, mi regala un'elegante pubblicazione della locale Associazione Gruppi Micologici Toscani. Chissà, forse mi aiuterà a mangiare più funghi. Angelo mi assicura che il SETTEMBRE SANTACROCESE e il CARNEVALE (due importanti manifestazioni) riprenderanno, e mi fa scoprire che il TENNIS CLUB è uno dei più attrezzati d'Italia e vi si svolge ogni anno il TORNEO INTERNAZIONALE MAURO SABATINI che ha una rinomanza, tra gli appassionati, di poco inferiore (esagera? Forse no) a quelli di Wimbledon e Roland Garros. Dunque?



Il dunque è che tutto questo mi pare riguardi una piccola élite, che le comunità straniere restino tali, chiuse nei loro costumi e nella pratica di religioni non meno oscurantiste della cattolica. Certo, dicendo questo, non faccio piacere al mio Angelo custode, lui che non perde occasione per parlare del Crocifisso ligneo del XIII-XV secolo e di Santa Cristiana, alias

Oringa Menabuoi, fondatrice del Monastero omonimo e in qualche modo all'origine stessa della Santa Croce medioevale, importante nodo sulla via francigena.

Glorie passate, intraviste in uno specchio opaco. Come ricucire il tessuto sociale, l'identità spezzata? Il Comune sembra a corto di idee, del resto la sindaca, che io ho conosciuto giovanissima mentre faceva volontariato appunto alla Pro Loco con Scaduto, ha le sue gatte da pelare, il suo e mio vecchio PCI è morto da decenni e a livello nazionale sopravvive in diverse ramificazioni partitiche liberaloidi che ancora si spacciano per sinistra, parola che non significa niente. Anche i proprietari delle concerie una volta erano comunisti, idealmente almeno, nulla vietava loro di arricchirsi. E molti si sono arricchiti, le loro ville sono nascoste nei boschi e i loro figli vivono parassitando in varie parti del mondo. E non fanno figli, anche perché ormai il seme (europeo, tutto) è devitalizzato e la macchina produttiva, col suo enorme potere mediatico, cerca di convincerci che gli immigrati sono portatori di altre culture e arricchiscono un paese che è invece sempre più povero, economicamente e culturalmente.

Sulla porta rustica dell'atelier di Masoni c'è scritto: STUPORE È IL PRIMO INIZIO DELL'ARTE. Speriamo che la scritta cada per caso sotto gli occhi di uno di questi ragazzini neri e che, anche se misteriosa e incompresa, lo distraiga un istante dal pallone. Magari un giorno, ormai grande e disperso nel vasto mondo, questa porta gli verrà alla memoria, e di là gli verrà come una nostalgia di Santa Croce e dell'argine dell'Arno. Già, l'Arno, per capriccioso e monellaccio che sia, non è forse il patrimonio più bello? Malgrado tanti spazi verdi sulla sua riva, oggi in fondo è poco valorizzato. Comunque è il mio Arno.

Recenti pubblicazioni :

*Santa Croce com'è*, un ricchissimo album fotografico della Pro Loco a cura di Angelo Scaduto, foto di Donatello Viti e Arianna Pellini.

*Santa Croce sull'Arno, Una Terra Nova Lucchese*, cartella con due belle tavole di Massimo Tosi sulla cittadina nei XIV-XVI secoli, a cura del Comune in collaborazione con la Pro Loco e di gruppi industriali, nota storica di Valerio Vallini, presentazione del Sindaco Giulia Deidda.

## Automatisés robotisés mais libérés

# Éjaculation du Président de la Roi-publique à l'occasion de la Prise de la Pastille Pandémique



Mes chers compatriotes et compatriotesses, Gaulois et Marlboro de contrebande, dealers du service public le plus efficient de notre communauté nationale, travailleurs et entrepreneurs de la Roi-publique, clochardes et clochards hébergés sous les ponts, à l'occasion de la Prise de la Pastille Pandémique (événement fondateur de notre histoire modernicole), j'ai le plaisir de vous annoncer que notre robotisation, grâce à la diffusion des smartphones et autres chinoiserries sur tout le territoire national, est désormais une réalité, contre toute prédiction obscurantiste et ringarde. Vous n'avez presque plus de guichets à la Poste, dans les gares, à la Sécu, à la Caf, aux Impôts, presque plus de places dans les hôpitaux et dans les cabinets médicaux, personne ne répondra plus au téléphone aux questions oisives que vous étiez dans une époque révolue habitués à poser à des opérateurs débordés.

Tout est parfaitement géré par des automates mis à votre disposition et par des standards avec musique (*Note : la communication peut être enregistrée contre les incivilités ; tapez 1 si vous voulez connaître votre horoscope hebdomadaire ; 2 si vous voulez connaître les horaires de non ouverture de nos bureaux ; 3 si votre voisin est en train de poignarder sa femme ; 4 pour nous communiquer la relève de votre compteur ; 5 pour joindre les urgences ou si vous avez un infarctus, réservez chez Docteur Lib ; 6 pour toute autre question, restez en ligne, un conseiller vous répondra la semaine prochaine, mais vous pouvez nous joindre aussi sur Instagram – jolie photo en burkini de la directrice du personnel –, twitter, youpube, etc. où vous trouverez toutes les réponses aux questions que vous vous posez, sauf peut-être celle pour laquelle vous avez appelé.*)



Mes chers compatriotes et compatriotesses, je ne fais que citer quelques exemples à tout hasard de la fonctionnalité modernicole de vos services publics.

Notre robotisation est notre fierté, le signe de notre grandeur et de notre intégration dans l'Héliotrope des vingt-quatre ou vingt-six je ne me souviens plus nations. Nous sommes en parfaite empathie avec la Commission Moules et Frites, cette merveilleuse succursale de la Cia et de ses laboratoires pharmaceutiques qui nous protègent contre la grippe des robots. Au beau fixe sont nos relations avec la plus grande oligarchie policière et Biblomaniaque du monde, où le mot Liberté est gravé en lettres majuscules sur une statue d'origine gauloise, où chacun est libre d'acheter une arme et tuer librement qui on veut, expérience heureusement introduite dans certains de nos villes et de nos quartiers, mais bien sûr ça ne suffit pas et nous pensons d'étendre l'usage des kalashnikov aussi dans les territoires ruraux, ces déserts désarmés. Les détraqués mentaux, les immigrés clandestins, les enfants seuls d'origine étrangère disponibles à tout contact ecclésiastique rapproché, sont le signe éclatant de notre politique socialisante envers les pays à démographie lapinesque.

Notre politique est profondément inspirée au respect des droits des hommes, nous sommes prêts à une lutte sans merci contre les mécréants et notre Bombe est là pour vous protéger des invasions rousseauistes et affirmer la supériorité de notre Contrat Social. C'est pourquoi les retraites seront augmentées de 4% : les plus basses auront pas moins de deux euros quatre-vingt cents de plus chaque mois, les autres jusqu'à pas moins de cinq cent.

Grâce à notre politique féminisante nous allons inscrire le droit au frottement vaginal dans la constitution, après tamponisation contre la variole du singe, ce nouveau job qui vient à propos pour freiner toute velléité de révolte ou de contestation dans un contexte difficile pour l'exportation des séries télévisées ukrainiennes interprétées par d'héroïques intermittents du spectacle.

Compatriotes, compatriotesses, vive la robotisation nationale, vive la Liberté des esprits et la libre circulation des virus. Vive la Roi-publique !



## L'UOMO?

### Una scimmia degenerata cannibalica e perversa che porta nel suo gene sessuomaniacale la propria autodistruzione



Confesso che non avevo mai sentito parlare di Oscar Kiss Maerth. Scarne le notizie biografiche. È nato a Petre in Ungheria nel 1914, ed è morto nel 1990. Nel 1971 appare a Vienna il suo libro *Der Anfang var das Ende*, « scritto nel Monastero di Tsin San in Cina, 3200 anni dopo Mosé; 2753 anni dopo Lao-Tse; 2510 anni dopo Buddha; 1967 anni dopo Cristo; 1400 anni dopo Maometto ». Pubblicato in Italia nel 1973 sotto il titolo *Il principio era la fine*, il libro è fuori commercio e difficilmente rintracciabile. Un amico messinese, Rocco Chirieleison, attento e intellettualmente curioso, me ne ha fatto una copia fotostatica cartacea, riproduzione perfetta dell'originale, e me l'ha mandata per leggerlo e se possibile esprimere una mia opinione. La teoria di Maerth sulle origini dell'uomo, sulla casualità della sua presenza sul pianeta e sull'inarrestabile corsa verso la sua autodistruzione, programmata nel suo codice genetico, suscitò uno scandalo ma fu subito archiviata, come tutto ciò che infastidisce perché mette in dubbio una concezione dell'umanità addomesticata dalle ideologie religiose e dal political corretto degli addetti ai lavori accademici. Questa teoria poggia su un assioma : la scimmia primaria da cui l'uomo è derivato è pervenuta a questa metamorfosi (evoluzione in negativo, non in progress) grazie al cannibalismo e alla consumazione rituale del cervello dei suoi

simili, a fini di accrescimento di pseudo-intelligenza tecnica e di potere sessuale. *Homo homini lupus* in fondo. Il cannibalismo si è solo modificato attraverso i secoli: la storia dell'umanità, coi suoi misfatti, massacri, guerre, genocidi etc. lo conferma e non si arresterà che nella grande pentola in cui l'umanità tutta, un giorno o l'altro, è destinata a cuocere. La minaccia atomica e la catastrofe ambientalista che incombono sulle scatolette umane che funzionano a benzina e consumismo, l'accettazione passiva della robotizzazione (internet, automatizzazione sfrenata, smartphones) imposta dai supercannibali (uomini politici, speculatori, finanziari, inventori di giochi digitali, artisti e sportivi di alta gamma, pubblicitari, mediocri giornalistucoli televisivi etc.) sono irreversibili, impossibili ormai da combattere.

Trascrivo il mail che avevo inviato al mio amico dopo la prima lettura: « Caro Rocco, sono finalmente riuscito a leggere il libro. Quello che c'è d'interessante è la carica di contestazione disperata di una società massificata che corre alla sua perdita, ma naturalmente non è la crisi ucraina di oggi che rende attuale la profezia, che fa parte di una larga pubblicistica. Negli anni in cui questo libro è uscito si leggeva Marcuse e, dopo i Coreani, i cannibali Americani stavano genocidando al napalm i Vietnamiti. La teoria del

*cannibalismo, secondo me, è piena di contraddizioni e inquinata dalle interferenze bibliche sul peccato originale. Ma su questo terreno biblico gli illuministi libertini (Voltaire, Sade, Mirabeau, Diderot, ecc.) sono andati oltre. Da buon volgarizzatore l'autore fa sue senza citarle molte delle ricerche etnologiche e archeoantropologiche che da Darwin a Malinowski e Levi-Strauss hanno cercato di scavare sull'origine dell'uomo, evoluzione (in negativo o in positivo) della scimmia, sia, ma resta sempre da chiedersi del perché della scimmia, come della prima cellula vivente. Come me, l'autore ha anche letto molti libri di fantascienza. Quanto alla ingenua pratica dello yoga e del misticismo orientale di cui parla, tanto di moda nel 68, non c'è da farsi troppe illusioni (ma pare che l'autore in fondo non se ne faccia molte), prana o no, come i giudeo-cattolici dei bei tempi andati, anche i buddisti e gli induisti, grazie a Dio, qualche volta si scannano tra di loro o scannano i musulmani che, grazie a Dio, ripagano con la stessa moneta. Comunque il libro si legge volentieri se non con vero piacere, e può magari diventare pretesto a una riflessione più articolata. Ancora grazie quindi per la fatica che ti sei preso a fotocopiarlo e mandarmelo. Un abbraccio. »*

Non basta. Ho il dovere di uscire allo scoperto. Che l'intelligenza dell'uomo (cioè la presuntuosa superbia di questo curioso animale) sia dovuta al cannibalismo praticato all'origine o no, mi sembra avere una secondaria importanza, certo è di natura commestibile, un prodotto da supermercato. L'uomo ipad e android, a onta della ridicola onnipotenza che gli arreca oggi una tastiera a cui è ormai schiavizzato, non è che abbia un cervello più intelligente di quello dell'uomo della pietra o di un egiziano antico. Anzi, a seguire gli sfoghi menstruali dei milioni d'anonimi mentecatti sulla rete, io sono ancora più pessimista di Maerth e penso sinceramente che almeno metà dell'attuale umanità sia superflua e che un supergenocidio planetario ci farebbe del bene (naturalmente non ispirato da motivi razziali, religiosi, sessuali, diocenescampieliberi da questi orrori). L'uomo si è autoproclamato sapiens, ma l'istinto primale di potenza per il predominio sessuale non gli impedisce di ripetere sempre gli stessi errori cannibalici, guerre, massacri collettivi, ecc. (e individuali, si pensi all'incapacità di arginare la criminalità, le mafie, i femminicidi, i delitti di ogni

natura). Insomma credo proprio che l'uomo sia una brutta bestia, nociva alla salute del pianeta Terra. Certo, mi si può chiedere chi sono per affermare ciò : è vero, personalmente sono razzista (in effetti la razza umana mi disgusta), sono macho (apprezzo ancora il culo delle donne mentre è di moda sempre più il culo mascolo), sono insensibile ai naufragi organizzati nel Mediterraneo da umanitari cannibalici che contribuiscono alla disintegrazione delle società patriarcali e fanno prosperare i supermercati, sono contrario alla pena di morte, cosa veramente barbara, ma non alla castrazione con tenaglie degli spacciatori di droga e degli autori di crimini feroci. Naturalmente penso che l'apparato genitale asportato in questi casi dovrebbe essere dato in pasto ai porci, visto che anche l'alimentazione di questi simpatici animali è in crisi a causa della guerricciola ucraina, questa serie televisiva interpretata da intermittenti dello spettacolo stipendiati da Netflix. Sì, lo so, ci sono esseri umani che soffrono, muoiono, eccetera. Facciamo attenzione tuttavia: quelli che s'indignano troppo rischiano di essere scambiati per agenti dell'industria bellica americana.

Tuttavia, non vorrei lasciare i miei *venticinque* lettori (ne ho di meno del Manzoni indubbiamente) senza un barlume di speranza. Come sempre, la luce ci viene dagli Stati Uniti: avrete notato quanti giovani schizofrenici, armati fino ai denti dai cannibali fabbricanti d'armi in libera vendita anche ai lattanti, tirano su scolaresche innocenti. Stragi a non finire, grazie a Dio. Speriamo che gli americani si uccidano tutti tra di loro. Sarebbe un passo da gigante verso la soluzione finale dell'umanità, quello sulla Luna non essendo servito gran che. Non essendo un filosofo come Bernard-Henri Levatiditornochesarebbeora, lascio la conclusione a Hannah Arendt : « La confiance qu'avaient mise Marx et Hegel dans le *pouvoir dialectique de la négation*, grâce auquel les oppositions, loin de se détruire, se développent l'une par rapport à l'autre du fait que les contradictions favorisent le développement au lieu de le paralyser, repose finalement sur un postulat philosophique beaucoup plus ancien, et selon lequel le mal ne serait qu'un mode négatif du bien, et le bien pourrait procéder du mal ; le mal, en un mot, ne serait que la manifestation temporaire d'un bien encore dissimulé. » Chiaro, no ? E se no, traducete, vi farà bene alle meningi. Io sono di gusti delicati : per accrescere all'infinito la mia intelligenza cannibalica, ho bisogno di mangiare cervelli di buona qualità. Bio.

## ***HOMO INSIPIENS***

### **Comment en finir avec le cancer de la planète**

#### **(Pétition reçue avec prière de publication)**

L'*Homo Insipiens*, l'étrange animal qui depuis une centaine de milliers d'années s'est répandu sur la surface de la Terre et par un gène maladif de sa constitution physiologique continue de se reproduire en milliards d'exemplaires, presque des copies conformes l'une plus insignifiantes que l'autre, est un dangereux rongeur qui mine l'équilibre naturel de la planète.

Sauver la Terre de cette espèce nuisible, avec laquelle nous n'avons aucun ancêtre commun, devient primordial et nous en appelons à une campagne de dératisation sans merci en se battant avant toute chose contre les mensonges des religions, qui depuis des siècles manipulent l'*Homo Insipiens* en prêchant sa multiplication lapinesque. Tous ceux qui se proclament représentants de Dieu sur terre, qu'ils soient prêtresses, rabbinesses, imamesses, bonzesses ou autre, ce sont des profiteurs et des mystificateurs. Il n'y a pas de Dieu nulle part dans l'univers et s'il y en avait un, ce sera une femme (notre Déesse Astarté) et elle ne se ferait pas représenter par des petites merdes cosmiques, qui se sont révélés dans les siècles ou pédophiles ou machos fanatiques.

L'expansion des réseaux dits sociaux de l'*Homo Insipiens* montre de plus en plus clairement le degré désormais irréversible de schizophrénie de milliards de cerveaux vides et détraqués, nourris par des tonnes d'ordures ménagères. Le volume des déchets organiques produits par ce rongeur n'est plus supportables par les océans, devenus des mélasses de pisse et de plastique, et par les sols imprégnés de pesticides. Il est en train de détruire à jamais les nappes aquatiques, les glaciers et la banquise polaire.

Le recours aux armes de destruction massive nous paraît le seul espoir qui reste pour effacer toute présence de l'*Homo Insipiens* de la Terre, de manière qu'elle puisse, après quelques centaines d'années, reprendre son rythme naturel et sa saine respiration planétaire.

C'est pourquoi nous invitons à signer cette pétition adressée à l'Onu pour qu'il se fasse promoteur d'une guerre nucléaire mondiale écologique et définitive.

## **Comité International de Coordination des Singes sans variole**

# LIBRI

Lucio Falcone editore-poeta

## Mare Mostrum



*Audaci navigatoriveloci  
cottidisole  
cottidisale sbarcarono qui*

*treconi fabbricatoridinavi  
fiakki coltivatori  
maestrivasài  
domatori di cavalli e intelletto*

*a farsi onore  
miskiarono d'incanto le carte  
a fanciulle lattedimàndorla  
fatate da prodigi  
alfabeto nuovo  
nuove fogge  
tragike fabulelle*

*ventoamico mareamorevole  
compagno ardito*

*Magnagrecia per ogni stagione.*

Di *Poesie* (2013) mi manda la copertina, con la scritta “di queste non ho più copie”, ma le altre raccolte sono sulla mia scrivania: *La porta del giovedì* (2014), *Dià* (2016), *Permododidire* (2017), *Del viandante ospite pagante* (2020), *Niente come prima* (2021). Esistono di suo, scopro, altri titoli, con illustrazioni di fotografi o di pittori. Insomma Lucio Falcone ha pubblicato, si è pubblicato per essere precisi, delle raccolte di poesia con una periodicità inversamente proporzionale alla discrezione dell’edizione, fuori collana e fuori commercio, sia pure con lo stesso formato della sua collana Caccia col falcone, dove pubblica solo poeti apparentemente a lui congeniali (io vi sono ospitato con tre titoli, due romanzi e una raccolta in dialetto sono in altre sue collane). In effetti Lucio è editore, il boss senza picciotti (fa tutto da solo) della editrice Pungitopo, domiciliata a Gioiosa Marea, ridente cittadina come il nome suggerisce, sulla costa sicula di fronte alle isole Eolie. È un amico fraterno, ci lega un affetto vecchio di numerosi decenni che non si è mai risparmiato e non si risparmierà se necessario litigate salutari. La sua discrezione è tale che di queste sue raccolte non ne

sapevo niente. Ripetere, come risulta dalla scarna nota biografica, che vive nel golfo di Patti, significa qualcosa, e non solo *permododidire*. Non è un marinaio (anche se gli capita di barcheggiare) ma il mare è il suo orizzonte quotidiano, il mare mostrum, quello che ci modella, ci entra dentro, ora con la bonaccia apatica del suo azzurro enigmatico, ora con la sua rabbia, che ci fa polipi, pesci benedetti sulla graticola, o anche orche, *piscibistinu*, indomite vagabonde tra le isole del vento, con tutto quello che c’è dentro di mitologia e consapevolezza storica e poetica: “*Il canto del gallo dei vicini/ annunzia cessata la tempesta/ non resta ke marelungo/ l’attesa ke l’orca riaffiori/ prepotente spinga fuori/ il suo muso sfottente/ ke l’ondalunga restituisca in bottiglia/ l’esilio ai gentili/ oro sepolto di una compagnia/ relitti della flottiglia*”. Lucio non è uno sprovveduto, la sua poesia echeggia le sue letture sorprendenti, e non solo quelle apertamente dichiarate, di scrittori antichi e contemporanei. Ha una tecnica colloquiale inventiva, soliloquia e al tempo stesso fa la *discurruta*, senza ascoltarli, agli amici oziosi sulla terrazza d’un bar in riva al mare. Da qui un dialetto che d’un tratto fa incursione, da qui una tecnica noncurante e tuttavia incisiva con quel doppio k in luogo del cch e l’aggregazione di parole che talvolta si fatica a interpretare, ma che da parole del quotidiano ciarlare diventano d’un tratto vocaboli nuovi, sfottenti e ironici. Cioè, svelano il tragico della solitudine, dell’esistenza amara, dello spreco della vita.

Lucio Piccolo, Stefano D’Arrigo e Bartolo Cattafi hanno vissuto in questi luoghi. Com’essi e tanti altri, Lucio paga l’ancestrale tributo alla grecità e al vulcanismo della nostra terra. Niente a che vedere con quel malumorismo della punicità sicula, Pirandello, Sciascia, l’equivoco Camilleri, il centrafrica dell’isola insomma, che si estende fino a Palermo, Tomasi di Lampedusa e meglio ancora Consolo, a metà in fondo ancora messinese e *ammavato* dallo stretto, facendo, forse, da spartiacque. Naturalmente, le mie sono annotazioni che nascono da una comunanza di interessi lirico-geografici e metafisici di fondo. Di chi, come Lucio Falcone, al canto delle sirene, non si tura le orecchie: “*Spiega le ali/ sialza eppoi siposa/ sarriposa/ poesia vitamia/ bella poesia italiana/ kiarodiluna cogente/ imprestato granfinale*”.

## Vincenzo Fera si bagna nelle *Chiare fresche e dolci acque* de la Sorgue



Anche il voluminoso XVIII Quaderno di *Studi medievali e umanistici*, edito dal centro Internazionale di Studi Umanistici dell'Università di Messina, presenta, come i precedenti, un ricco sommario di studi specialistici di estremo interesse, sebbene non tutti facilmente accessibili ai profani. L'estremo taglio filologico, con ricostruzioni testuali fotograficamente esplicitati e la vastissima documentazione, di Stefano Rocchi che insegue l'umanista italiano Accursio nel suo ciclo epigrammatico della Fuggerkapelle ad Augsburg seduce, ma le mie competenze non mi permettono di addentrarmi nel suo labirinto di codici e manoscritti. Lo stesso può dirsi degli Atti del convegno su *La trasmissione dei testi greci e latini dal manoscritto alla stampa* svoltosi a Milano nel dicembre 2018 (Stefano Martinelli Tempesta, Antonio Rollo, Luigi Orlandi, David Speranzi), e appena meno ostiche per me, perché più leggere, per le dimensioni almeno, sono le *Tessere* di Giulia Perucchi, Chiara Gazzini, Stefano Pagliaroli e Daniela Gionta.

Assai più accessibile e a me congeniale è invece lo studio *Archeologia di Valchiusa* sulla celebre canzone petrarchesca, *Chiare fresche e dolci acque*, di Vincenzo Fera che sin dall'inizio attira l'attenzione su quella ch'egli definisce *l'architettura* intricata del testo, "come organizzato dall'autore per quadri, quasi sportelli di un polittico o pannelli di un ciclo pittorico affrescato sulle pareti di una chiesa concatenati nel raccontare una storia". In questo senso, Fera sviluppa e arricchisce l'intuizione di Contini, citato, che nelle singole stanze della canzone vedeva un'aria di pittura

gotica. Mi seduce questo gotico petrarchesco il cui probabile avvio è dovuto alla frequentazione dei pittori senesi operanti alla corte papale d'Avignone, Simone Martini in particolare (uno dei presunti ritrattisti di Laura). In questa canzone, il nostro poeta sintetizza, sì, accenti stilnovisti, ma si libra miracolosamente al di sopra dello stesso rinascimento botticelliano-polizianesco (Fera ne accenna), sorvola Tasso e anticipa le movenze della foscoliana *Pallavicini caduta da cavallo*. Ma qui sono io profano che mi getto in acque non so quanto chiare e, non sapendo nuotare, chiedo soccorso all'Ermione dannunziana e all'Esterina di Montale!

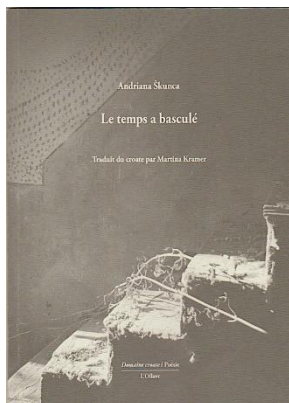
Vincenzo Fera naturalmente è un filologo e non se ne resta, come me, a contemplare una languida figura femminile sotto una pioggia di fiori primaverili sulla riva della Sorgue, respinta ch'egli ha l'ipotesi, pur suggestiva e avanzata da altri studiosi, che Laura stia facendo il bagno nel fiume. E da buon filologo s'aggira con il suo bisturi delicato tra le stanze, i singoli versi e le parole, per chiarirne il preciso valore e illuminare i coni d'ombra di dubbia interpretazione. Il filologo ha altre esigenze che l'emotivo lettore ammaliato dal quadretto idilliaco, cerca riscontri, coincidenze letterarie, motivazioni filosofiche che determinano le scelte stilistiche, nella loro obbedienza a canoni, cifre retoriche, colloqui dell'anima, anche religiosamente dispiegati, o quanto di *velame* e dantesche e agostiniane suggestioni si nascondono nella costruzione della canzone. Importante è anche determinare la data di composizione, probabilmente successiva al 1348, data della morte di Laura, quindi una poesia del ricordo malinconico. E qui lo studioso riproduce una stupenda poesia latina in distici rimati, *Laurus amena virens moritur*, a me ignota, scritta dal Petrarca alla notizia della scomparsa della sua musa. Nessuna disquisizione gratuita, Vincenzo Fera, filologo che sia, è anche un critico sensibile e non si lascia naufragare nel mare magnum del petrarchismo specialistico, mai finito d'esplorare, ma, come Virgilio, spesso chiamato in causa, ci guida lungo i meandri oscuri della creazione per condurci alla luce della poesia finita. Mai finita, voglio dire, a giudicare dalle secolari glose.

*Studi medievali e umanistici*, n. XVIII, **Centro Internazionale di Studi Umanistici** dell'Università di Messina, 2020, p.402, 80 euro.

## LIVRES

Andriana Škunca

De l'ombre à la lumière des mots



La bora, ce vent glacial qui balaie tout sur son passage de Trieste à Ancône, rend la Mer Adriatique, tout au nord au moins, un monde à part qui a peu ou rien à voir avec la splendeur criarde de la Méditerranée. Les grandes et petites îles de la côte croate n'échappent, même sous les extrêmes chaleurs estivales, à cette nature rude, mélancolique, culturellement imprégnée d'un humus centre-européen, malgré les siècles de domination vénitienne et italienne. On ressent cela dans les poèmes d'Andriana Škunca (1944), originaire de l'île de Pag dont l'Ollave, dans sa solide collection Domaine croate, présente un choix dans la traduction de Martina Kramer qui, avec sa sensibilité d'artiste plasticienne depuis des décennies implantée en France, est la plus à même à cueillir la densité expressive de sa compatriote, considérée parmi les grands poètes croates, outre que photographe reconnue. C'est dans un paysage de pénombre, un paysage souvent hivernal, de vent, de nuages, de pluies, de moisissures et de maisons vides (que cela configure la solitude amoureuse ou pas) que « les toiles d'araignées rapprochent et éloignent les couleurs du ciel ». Seuls, les *mots apprivoisés* s'échappent à la tyrannie de l'ombre. Et accouchent, enfin, d'une nostalgie qui s'ouvre au printemps, à un rêve méditerranéen.

*Des pétales d'amande composent les mots. Dans les mots nichent les papillons et les vers luisants. Une chaîne flottante d'algues scintille dans le noir. Les lettres sentent la sauge et le miel. La résine, les aiguilles de pin, le sable.*

*Sur les carcasses des bateaux, enfoncées dans la poudre fine, les noms s'effacent. Le mât enfoui dans le tertre, les ancres envahies de coraux. Le reflet du miroir dépasse le jeu d'ombres.*

*Du bourgeon qui a prolongé la branche, qui a fait sa graine du soleil, les fleurs se sont épanouies la nuit. Elles ont arrondi l'air. Déployé leurs membranes blanches en boule de mailles.*

**Andriana Škunca**, *Le temps a basculé*, traduit du croate par Martina Kramer, **L'Ollave**, p.100, 2021, 15 euros.

Delmira Agustini

Eros et Thànatos en Uruguay



Avec ton portrait

*Je ne sais si mes yeux ou mes mains  
Éveillèrent la vie dans ton portrait ;  
Nuages humains, rayons surhumains,  
Tout ton **Je** d'empereur inné*

*Apparaît à mon regard, dans mes mains !  
C'est pourquoi, faite flamme, je dénoue  
Cheveux et âme pour ton portrait,  
Et je m'ouvre en fleur !... Alors, souverains,*

*De l'obscurité et de la lumière, tes yeux graves  
Disent les grandeurs que je sais et que tu sais...  
Et je te laisse mourir... Il reste dans mes mains*

*Une grande tache livide et sombre...  
Et tu renais dans ma mélancolie  
Formé d'astres froids et lointains !*

Monique-Marie Ihry continue son exploration de la poésie espagnole et hispano-américaine, avec une prédilection particulière pour des poétesses dont l'amour, l'érotisme et la sublimation du désir sont la première source d'inspiration, en empathie avec sa propre poésie et sa peinture. Traductrice d'Alfonsina Storni, elle en est au deuxième recueil de l'uruguayenne Delmira Agustini (1886-1914), femme au destin tragique (elle fut tuée par le mari) dont les poèmes faisaient scandale dans la société macho et conservatrice de l'époque. Sa maîtrise technique, le maniement de la rime et la perfection de certains sonnets (et le mot éros fréquent) font penser à une éducation classique, une connaissance des lyriques grecs anciens, mais la charge passionnelle qui parfois rappelle Louise Labé est de dérivation moderniste, en quelque sorte d'annunzienne.

**Delmira Agustini**, *Les calices vides*, traduit de l'espagnol par Monique-Marie Ihry, texte original en regard, **Cap de l'Etang Editions**, p.96, 2019, 15 euros



## Jean Guichard et la chanson en Italie



Dans *L'uscita degli artisti* (La sortie des artistes), un poème de mon recueil italien récemment publié (Andrea Genovese, *Idilli di Milano*, Pungitopo Editore, 2022), j'évoque, parmi tant d'autres du monde politique littéraire et musical, un personnage fréquenté dans les années 1960/70 dans la capitale lombarde. On habitait tout près l'un de l'autre, et il m'est arrivé en plusieurs occasions d'aller le voir « *nel suo freddo stanzone/ dove per la stufa gli mancava sempre il carbone... dove un giorno che aveva due uova in padella/ da buon anfitrione me ne mise uno in scodella*» (dans la grande et froide pièce où il n'avait jamais de charbon pour sa poêle... où un jour où il était en train de se cuisiner deux œufs au plat./ en bon amphitryon, en mit un pour moi dans une assiette). La bohème des années 'de plomb', les années des luttes ouvrières et estudiantines et des brigades rouges, n'a pas eu en Italie des Puccini, mais des ethnomusicologues. Franco Coggiola en était un (il sera plus tard directeur de l'Istituto De Martino). Réalisateur avec Dario Fo d'un célèbre spectacle, *Ci ragiono e canto*, malgré son travail de chercheur pour le compte de *I dischi del Sole*, il n'arrivait pas à joindre les deux bouts, moi non plus d'ailleurs.

Et cependant c'est grâce à des gens comme Coggiola – qui avec son microphone enregistreur à la main suivait les manif et les cortèges kilométriques de l'époque et avec son matériel protohistorique enregistrerait un peu partout des chansons traditionnelles oubliées – que les années soixante/soixante-dix découvrirent à une Italie fière et combative, bien qu'endeuillée par les attentats et le terrorisme, la richesse de son patrimoine musical populaire et folklorique (mieux vaut dire régional). Et c'est alors qu'on a commencé à récupérer, d'abord en valeur négative, la romance d'amour de la période pré-mussolinienne, remise à l'honneur plus tard par Pavarotti, et l'inclassable et universelle beauté de la

chanson napolitaine plus traditionnelle, tout en snobant la chanson sentimentale et larmoyante, considérée marchande et ringarde, accouchée souvent au très méprisé Festival di Sanremo.

Je retrouve cette ambiance superbement décrite, et le nom de Chioggiola y est lui aussi cité entre des dizaines et des dizaines d'autres, dans un très beau livre de Jean Guichard (*La chanson en Italie, Des origines aux lendemains de 1968*, Presses Universitaires de Provence), déjà professeur de langue et civilisation italienne de l'Université Lyon 2, une véritable somme avec une richesse de repères historiques et textuels qui a peu de précédents en France, sinon dans d'autres œuvres du même auteur. Le tout nous est servi dans un livre aux dimensions et à la couverture imitant parfaitement un quarante-cinq tour avec ses sillons bien tracés, le cercle vert du titre avec son trou blanc au centre.



Scurzolengo (Asti), Italy – 1969/01/01 – La Piola di Scurzolengo – Franco Coggiola – Photo © Gianmaria Vergano – Archivi Riccardo Schwamenthal / CTSimages.com

L'entreprise de Guichard, dans sa vaste synthèse, remonte aux sources mêmes de la chanson italienne, perdues peut-être dans la nuit des temps, à ses imbrications avec la musique culte, l'opéra du Risorgimento au XIXème, l'opérette parfois dans son inspiration plus légère, ponctuellement mettant en évidence, avec l'usage du grasset, les noms des innombrables musiciens, chefs d'orchestre, paroliers, chanteurs, spécialistes et chercheurs qui ont contribué à perpétuer une expérience artistique, même dans ses composantes régionales, parmi les plus vitales de la péninsule, et aux vastes résonances internationales.

De la tradition à la chanson à l'italienne, à travers la capitale intermédiation de la chanson napolitaine, ce cheminement séculaire se dénoue au fil des pages, dans les textes riches et variés de la chanson patriotique, politique, anarchiste. La période fasciste est d'une certaine façon innovante dans sa naïve, parfois douceuse mais souvent expressive quotidienneté, car les innovations techniques apportées par l'invention de

la radio et du gramophone consentent une diffusion de masse, accentuée plus tard par le disque, le juke-box, etc. La guerre, la résistance surviennent. A l'arrivée de la télévision, on assiste à l'épanouissement des *cantautori*, à l'engagement politique du 68, et à d'autres événements marquants de la vie italienne jusqu'à l'aube de notre siècle.

La formation universitaire de Guichard lui permet d'esquisser l'histoire politique et culturelle d'une Italie en pleine transformation par des incursions fréquentes dans la littérature et le cinéma, la chanson s'étant faite souvent moyen ou témoin privilégié d'engagement dans les combats pour les droits civiques, la question féminine, l'homosexualité, accompagnant en somme l'évolution de la société parfois comme une véritable sublimation de philosophie populaire (ou culte-populaire) devant les déconfitures et les tragédies du quotidien, une sorte de souterraine sagesse, un « *chi à àtò àtò àtò, chi addato addato addato, scurdàmmuci u passatu, semu a Napuli, paisà* », comme chantait la célèbre chanson napolitaine à la sortie de la guerre mondiale dévastatrice et meurtrière. A rappeler que le filon sentimental, bien naturel au tempérament italien (méridional en particulier) exploité par les maisons discographiques, même en époque fasciste, même à l'époque des Rabagliati et des Claudio Villa, des Nilla Pizzi et des Gigliola Cinquetti, n'a jamais été gagnant en absolu et que, malgré les censures du pouvoir fasciste ou démochrétien ou de l'Eglise catholique, la chanson a intégré d'une manière spontanée et éclectique, le fox-trot, le charleston, le jazz, le rock 'en roll (on pense à Celentano, à l'aise dans ses *Ventiquattromilabaci* tout comme dans la nostalgie *écologique* de sa Via Gluck), sans oublier les revendications sociales.



Bien que dans ses grandes lignes la chanson italienne ait été un vécu personnel, au moins des années cinquante aux années quatre-vingt (Modugno, Mina, Milva, Vanoni, Gaber, Jannacci, Tenco, je cite au hasard) la documentation fournie par Guichard est aussi vaste que j'en perds mon latin dans les découvertes et tant pis si l'auteur a été obligé d'oublier deux chanteurs mineurs à moi chers, le sicilien Franco Trincala, qui en

68 émouvait les manifs avec ses pathétiques histoires d'émigrés, et Anna Identici, une sorte de Joan Baez italienne, dont j'ai organisé un récital au Dopolavoro de la Poste de Milano dans les années 70. Oubli involontaire, c'est vrai, car ces deux chanteurs et tant d'autres étaient bien cités dans une seconde partie 'régionaliste' refusée par l'éditeur, la logique frachouillarde scartésienne n'arrivant pas à comprendre qu'il puisse avoir des particularités instrumentales vocales ou thématiques et une riche production en Sicile ou à Rome ou en Toscane ou en Lombardie, ou en Vénétie, pour citer les dialectes (presque langues en Italie) les plus créatifs. On peut heureusement trouver tout cela sur le site de Guichard ([www.italie-infos.fr](http://www.italie-infos.fr))

Si j'en suis donc moi-même ébahi, je peux assurer le lecteur français qu'il trouvera dans cette quasi épique entreprise une mine de références jusqu'à nos jours (Rossi, Guccini, Zuccherò, Nannini, Morandi, Conte) : il suffit de dire que l'Index des noms en répertorie plus de six cent. Et là aussi les curateurs ont abrégé !

Le volume s'enrichit aussi d'une annexe très pointue sur l'histoire de la Chanson de Naples et de Campanie, introduite par une belle reproduction d'une céramique du XVIII<sup>e</sup> siècle du Couvent des Clarisses de Santa Chiara, lieu emblématique comme Piedigrotta et Marechiaro de plus d'une chanson (*Munasterie e Santa Chiara*). Et si cela ne suffisait pas, il nous donne, dans de très élégants cadrages gris, une centaine de textes en version bilingue, Guichard assurant une traduction française autant linéaire que poétique. En vaut pour toutes, la désormais classique et mondialement bestsellerisée *Le ciel dans une chambre* de Gino Paoli :

*Quand tu es ici avec moi  
cette pièce n'a plus de parois  
mais des arbres  
des arbres infinis.  
Quand tu es ici à côté de moi  
ce plafond violet  
non, il n'existe plus.  
Je vois le ciel au-dessus de nous  
qui restons ici  
abandonnés  
comme s'il n'y avait plus  
rien, plus rien au monde.  
Un harmonica joue :  
j'ai l'impression que c'est un orgue  
qui vibre pour toi et pour moi  
là-haut dans l'immensité du ciel.  
Pour toi et pour moi  
dans le ciel.*

**Jean Guichard**, *La chanson en Italie, Des origines aux lendemains de 1968*, préface de Enrico De Angelis, Presses Universitaires de Provence, pages 320, 26 euros.